

LA MORT D'UNE BÊTE

Pour *Akasha* & sa nuit de passage.

Je glisse encore, un peu plus, et je me faufile — ou crois me faufile, je n'en sais rien, je pars — dans un palais bruissant, vert comme l'Amazonie, habité d'impensables oiseaux hurleurs, gavé de sons que j'ai toujours connus au fond de moi-même, fait de soyeux comme les feuilles au sol après l'ondée, avec tous ces parfums qui caracolent sur ma langue, exactement bifide, et cette intensité de lumière qui ne cesse d'en découdre ; j'avance, étonnée, en cette jungle de folle et pénétrante chaleur où ne règne que l'illimité du calme, et puis ces fusées soudaines et bizarres qui explosent dans l'espace tout autour de moi, comme pour saluer et accueillir, me recouvrant d'une manière de pure béatitude.

Chez les serpents — et plus encore chez nous, les boas, où la tradition s'est bien préservée — il est dit qu'au terme de notre séjour terrestre il nous faut effectuer un grand voyage, et nous devons retrouver le Château du Roi des Serpents. Le Château est loin, excessivement loin. Il y a des couteaux de pluie qui tombent — tout au long du chemin — comme d'insondables blocs de rage liquide — mais l'on peut y arriver, c'est attesté de mémoire de serpent. Car — pour nous — ceux qui étaient là avant nous sont toujours là devant nous et nous sommes tous unis par un tout petit lien de couleur argentée — les humains ne voient plus, eux — à vrai dire, ils sont morts, eux.

Curieuse — curieuse ! — exploratrice comme une serpente, je me meus, moi, force au museau de titane, sensorielle pure, en cette singulière nuit bigarrée, chaleureuse et reposante, je sens des étoiles descendre du ciel pour me donner caresses et petites tapes, délicates, je ne comprends pas, et puis, à chaque coup d'étoile qui se fracasse un peu plus en ce qu'elle m'offre, je comprends mieux, et je perçois quelque chose, comme une énorme roue, une roue qui ressemble, on dirait... non, là, je siffle... mais qu'est-ce donc ?

Le mystère devient plus profond, et l'obscur devient mue de l'obscur : cela m'a semblé des siècles, il m'a semblé traverser de longues, de si longues vallées... et je suis là, détachée de tout, je demeure suspendue en tel ou tel espace — mais lequel ? — et je sais qu'une belle voie est toute devant, pas loin, laquelle sera câline avec moi comme l'était maîtresse — mais où ? Elle qui prenait soin de moi, qui m'aimait tant, je la sens souffrir, là-bas, en bas. L'humaine pleure — mon départ est devenu dague de nuit qui désormais lacère la tendresse de son pauvre et triste cœur... et puis il y a cet homme à qui j'ai appris l'attente, à qui j'ai appris la chasse, et à qui j'ai appris à écrire différemment. Ils m'ont aimée, moi, chair de boa enlevée à ma terre ancestrale pour les rencontrer. Tout ça — notre aventure !

Et c'est alors que se met à tomber une pluie bienfaisante mais étourdissante, je ne comprends pas ce qui se passe, évidemment — je rampe si prompte vers le premier abri si proche, et c'est le Château du Roi des Serpents ! — la porte s'ouvre pleine de paix et là, surprise, moi devenant tsarine des nuits qui doucement brûlent et tambourinent, la blancheur me mord — je suis belle et forte reptile — ça va, ça voit plus vite, et là je vois ... mais oh ! oh ? oh ! c'était donc cela ! l'indéfinissable absolu me cercle

m'enserre m'étreint me constrict me constrict — et de juste je réintègre le sein de mon Père Ouroboros qui fait tourner les mondes.

Désormais — invisible amie qui rampe à vos côtés, pure patience de chasseresse — je serai toujours là pour vous qui m'avez aimée.

Philippe Pissier / 29 septembre 2016 e.v.

